



# SOCIÉTÉ ARCHEOLOGIQUE HISTORIQUE ET SCIENTIFIQUE DE SOISSONS

Siège : 4, rue de la Congrégation



03.23 59 32 36

C.C.P. PARIS 5 331-56 Y

Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F. de l'Aisne le 25.9.1996

**Année 1998**

**BULLETIN TRIMESTRIEL**

**1<sup>er</sup> Trimestre**

## PROGRAMME

Mesdames, Messieurs, chers Collègues,

Voici les différentes rencontres auxquelles nous vous convions à participer durant ce premier trimestre ; celles de janvier et février se tiendront à 14 heures 30 dans la salle de l'auditorium du Centre culturel de Soissons :

**Dimanche 25 janvier** : Assemblée générale annuelle :

- rapport moral par le Président,
- rapport financier par la Trésorière,
- délibération sur le projet de règlement intérieur de la bibliothèque (document joint).
- délibération sur l'introduction d'un membre de droit en la personne du conservateur du Musée de Soissons (art. III des statuts).
- élection du Bureau pour 1998 (voir au verso).

Informations sur les récentes fouilles archéologiques à Bucy-le-Long et à Soissons par un responsable du Centre archéologique.

**Dimanche 15 février** : En cette année du 80<sup>ème</sup> anniversaire de l'armistice de 1918, table ronde sur la Grande guerre.

**Vendredi 13 mars** : Inauguration de l'exposition commémorant le 150<sup>ème</sup> anniversaire de notre Société. **Rendez-vous au musée, 2, rue de la Congrégation à 17 h. 30.** (cf note jointe).

Le Secrétaire,  
Georges CALAIS

Le Président,  
Robert ATTAL



\* La rédaction des comptes rendus du trimestre précédent joints à ce programme est celle remise par les conférenciers.

Après avoir entendu les rapports moral et financier, l'assemblée aura à élire son bureau pour l'année 1998. Selon les statuts et le règlement intérieur, le Bureau sortant proposera :

- 1 président : M. Denis ROLLAND
- 3 vice-présidents : MM. Robert ATTAL, Lucien LEVIEL,  
Maurice PERDEREAU
- 1 secrétaire : M. Georges CALAIS
- 1 trésorier : Mme Madeleine DAMAS
- 1 bibliothécaire : M. Pierre MEYSSIREL
- 1 archiviste : M. Maurice PERDEREAU
- 1 archiviste adjoint : M. René VERQUIN,
- 3 membres : Mme Jeanne DUFOUR, MM. Alain BLANCHARD,  
Jean BOBIN.

Conformément au règlement intérieur, les autres candidats à tous ces postes sont invités à se faire connaître **par écrit** au plus tard huit jours avant l'assemblée soit, pour celle du 25 janvier 1998, **avant le samedi 17 janvier 1998.**

Si vous ne pouvez assister à cette assemblée générale, et pour que celle-ci puisse délibérer valablement, **nous vous prions instamment** de nous retourner le pouvoir joint à cet envoi après l'avoir complété, daté et signé.

La traditionnelle coupe de champagne clôturera cette première réunion de la nouvelle année pour laquelle nous vous adressons, dès à présent, tous nos meilleurs voeux.

Durant le trimestre écoulé, nous avons appris avec tristesse le décès de trois sociétaires : M. Jean MARTIN, Mme Denise JANODET, M. Paul VILAIN

Que leurs familles veuillent bien trouver ici l'expression de nos sincères condoléances.

### INFORMATIONS DIVERSES

- ✓ Un nouvel adhérent est venu nous rejoindre : M. Charles-Henri de BELIZAL, de MOUSSY-VERNEUIL, dont l'un des ancêtres fut trésorier général des finances en la Généralité de Soissons en 1585. Nous lui souhaitons la bienvenue.
- ✓ Le congrès annuel de la Fédération des Sociétés d'histoire et d'archéologie de l'Aisne qui s'est tenu à Château-Thierry le dimanche 5 octobre n'a retenu l'attention que de trois (!) de nos membres. Pourtant le programme était de qualité autant par les conférences que par les visites dont celle du merveilleux trésor de l'Hôtel-Dieu.
- ✓ Vous allez trouver ci-inclus le texte que nous a transmis M. Louis PATOIS sur Anne de Pisseleu. En réalité, son exposé du 16 novembre alla au-delà de ce cadre et engloba le règne de François 1<sup>er</sup> aussi bien sous son aspect politique que dans ses relations avec les femmes. Le débat qui suivit montra tout l'intérêt de l'assistance.
- ✓ C'est dans une ambiance bien sympathique que s'est déroulée notre conférence-dîner du 12 décembre où participaient 31 sociétaires. Il est vrai qu'au menu l'exposé de Mme Jeanne Dufour constituait un hors d'oeuvre de choix.



## La friche "Citroën" et la charpente de l'abbaye du Mont St Michel

une communication de M. Emile BAROTEAUX

Lors de la réunion du 12 octobre dernier, le Président a donné lecture d'un billet transmis par notre fidèle sociétaire, M. Emile BAROTEAUX ; nous le reproduisons ci-dessous :

*La dernière publication de la revue de la région Picardie "Agir" nous informe de la réalisation des travaux entrepris sur l'emplacement du garage Citroën, boulevard Gambetta à Soissons.*

*Ceci me remet en mémoire qu'antérieurement ce terrain avait été occupé par l'entreprise Crépeaux, charpente et menuiserie. Cette industrie importante s'alimentait en bois dans les forêts d'alentour et ramenait à Soissons les grumes dont elle assurait les débits dans ses ateliers.*

*J'avais longtemps laissé dire que c'était l'entreprise Crépeaux qui avait remplacé au Mont St Michel, sous la direction de Viollet-le-Duc, l'ancienne toiture à 2 versants par la charpente, la flèche et la statue de l'archange St Michel qui dominant la baie.*

*Ces dires m'ont été confirmés par la télévision des mois derniers. Un guide faisait visiter un groupe et, en arrivant dans cette charpente, il déclara "Voici la charpente Crépeaux", ce qui fut pour moi la confirmation de ce que j'avais entendu dire. Cette remarquable charpente a bien été façonnée dans cet établissement soissonnais.*

*Le petit-fils Crépeaux, avec qui j'avais travaillé en même temps sur divers chantiers (hôpital de Soissons et autres) n'ayant pas de descendance masculine se retira dans le bel immeuble qu'il s'était fait construire à l'angle du boulevard Gambetta et de la rue de l'Arquebuse.*

L'assistance apprécia ce détail à l'honneur d'une entreprise soissonnaise s'ajoutant aux souvenirs de ce point d'histoire locale exprimés par quelques sociétaires.

**Un peintre oublié : Jacques-Edmond LEMAN (1829-1889)**  
**propriétaire du château de Septmonts de 1864 à 1877**  
**(exposé de M. Jean LIGER le 12 octobre 1997)**

En 1872, nul ne voyait d'inconvénient à ce que les collections d'un musée se limitent aux seules oeuvres d'artistes originaires de la région, façon anodine de fixer visuellement le caractère favori d'une région. C'est semble-t-il le critère qu'affectionne le marquis Philippe de Chennevières lorsqu'il fait attribuer au musée d'Alençon l'oeuvre d'un peintre ornaï, Jacques-Edmond Leman, intitulée "scène de dépit amoureux" achetée 1.000 francs en juin 1870. Depuis, le musée des Beaux-Arts et de la Dentelle possède quatre tableaux de ce peintre, né à l'Aigle le 15 septembre 1829 dont, grâce à d'heureuses circonstances, nous pouvons admirer la diversité de l'art injustement oublié.

Une de ces circonstances remonte au 29 juillet 1835 lorsque par une chaude journée d'été, au Sud de Soissons, dans la vallée de la Crise, un couple célèbre se promenant aperçoit comme en rêve, au détour d'un chemin ombragé, la romantique et fantastique silhouette du donjon de Septmonts. Le souvenir de cette escapade de Juliette Drouet au bras de son cher "Toto" nous est révélé par une lettre de l'auteur d'Hernani adressée à sa femme depuis La Fère le 1<sup>er</sup> août 1835 :  
.....*"A deux lieues de Soissons, dans une charmante vallée repliée loin de toute route, il y a un admirable châtelet du quinzième siècle parfaitement habitable. Cela s'appelle Septmonts. J'ai prié M. de Bonneau de me donner avis si jamais on voulait vendre ce château une dizaine de mille francs. Je te l'achèterais, mon Adèle. C'est la plus ravissante habitation que tu puisses te figurer. Une ancienne maison de plaisance des évêques de Soissons"*. .... Nous ignorons quelle suite fut donnée à cette proposition d'achat. Madame Hugo, dans sa correspondance dite "journal" rédigée à Angers le 5 août 1835 ne fait aucune allusion à cette hypothétique acquisition, ni dans celle adressée à son mari le 16 août. Aurait-elle eu l'appréhension d'y découvrir un jour, dans une embrasure du donjon, les graffiti que les amants n'avaient pu résister de graver dans la pierre : *"Victor Hugo-Juliette 29 juillet 1835"* ?

Une autre circonstance, pensons-nous, a pour origine une décision prise par la municipalité de Septmonts en 1991 d'entreprendre la restauration du logis des évêques. Car, en effet, qui se serait soucié de l'existence passagère de ce peintre obscur, avant-dernier propriétaire du château, si le sort avait voulu que l'indifférence et l'amnésie entraînent la disparition irréversible de ce patrimoine ?

### **Jacques-Edmond Leman en son siècle**

Quoi qu'il en soit, la propriété étant toujours en vente, Jacques-Edmond Leman en fait sa résidence en 1864. A cette époque, le Second Empire s'engage vers un sombre avenir. La désastreuse expédition du Mexique due à l'ambition aventureuse de Napoléon III sera la faute mortelle qui entraînera ce régime autocratique dans sa chute irrémédiable.

Ce ne sont pas, à nos yeux, les intrigues politiques qui éloignent J.E. Leman de la capitale mais sans doute un besoin d'espace et de calme pour y réaliser quelques toiles de grand format dans un décor architectural propre à son penchant romantique.

Comme la plupart des artistes du XIX<sup>ème</sup> siècle, la seule voie pour accéder à la renommée est soit d'affronter le jury de concours du Prix de Rome, soit d'emprunter le chemin moins prestigieux des salons. Etre admis à exposer au Louvre, aux Tuileries ou dans les expositions universelles était à la fois, pour l'artiste, un point d'honneur et surtout une possibilité d'écouler ses oeuvres ou d'obtenir des commandes de l'Etat. Encore faut-il que son talent soit reconnu, voire récompensé d'une mention honorable, d'une médaille ou, distinction suprême, fasse l'objet d'une critique élogieuse et sécurisante de la part de ceux qui détiennent "l'art officiel", c'est à dire le cénacle des valeurs éternelles : la vénérable Académie des Beaux-Arts. C'est ce qu'il advint à notre peintre lors de l'Exposition universelle de 1855 où son art fut enfin salué d'une mention honorable. A cette occasion, il côtoya les chefs d'oeuvre de Delacroix, Ingres, Decamps, Corot alors en possession de son immense talent. Courbet y brandit le drapeau du réalisme alors que Meissonnier décrocha la grande médaille d'honneur. Puvis de Chavannes et combien d'autres illustres y donnèrent des oeuvres remarquables.

La production artistique de notre peintre, quoique prometteuse selon certains critiques d'art du temps, est de nature plus modeste. Formé dans l'atelier de François-Edouard Picot où l'antiquomanie fait place à un style résolument romantique, J.E. Leman, à trente cinq ans, manifeste depuis 1852, date de son premier salon, un conformisme appliqué servi par une maîtrise acquise par un long apprentissage. Ses études se limitent, en général, à la représentation scrupuleuse de sujets historiques relevant de l'Antiquité, de la Renaissance, du Grand siècle ou de scènes de genre. Il faut reconnaître que le traitement de tels sujets nécessite une culture étendue. Chacune de ses oeuvres aux accents réalistes témoigne de sa profession de foi littéraire ou historique dont raffole la classe aisée enrichie grâce au développement rapide de l'industrie et de l'agriculture. Sa peinture est fort sage, peu originale, sobre et discrète mais excellemment colorée et harmonieuse. C'est surtout dans l'exécution des portraits qu'il se révèle le plus talentueux. D'ailleurs, c'est l'un de ces portraits exposé au salon de 1852 qui attira l'attention de Delacroix et qui, sur le point de lui décerner la médaille, se reprit à la vue d'une autre toile d'une facture hélas moins heureuse.

## **L'installation du peintre en province**

Revenons au château de Septmonts que J.E. Leman vient d'acquérir pour la somme de 18.000 francs en octobre 1864, enthousiasmé par le site malgré l'état déplorable dans lequel se trouve la propriété. Les bâtiments en partie ruinés ont souffert du dépeçage méthodique effectué dès 1692 sous l'épiscopat des évêques de Soissons, aggravé par un siècle et demi d'abandon.

L'ensemble du château se présente sous la forme d'une vaste cour cernée d'une enceinte moyenâgeuse défendue au Nord-Est par un élégant donjon, joyau d'architecture militaire et oeuvre capitale de Simon de Bucy (1362-1404). A l'Est subsistent les vestiges d'un logis qui comportait deux niveaux et la "tour carrée" (XIV<sup>ème</sup> siècle). Ils furent, avec le donjon, les seules parties habitables jusqu'à la construction du "pavillon renaissance" élevé au tout début du XVI<sup>ème</sup> siècle par l'évêque Symphorien de Bullioud (1530).

C'est cet édifice que notre peintre parisien décida de transformer pour en faire sa demeure. Après avoir fait dégager les courtines et les douves de toutes les constructions parasites qui les encombraient, son effort se porta sur les aménagements du "logis Renaissance". C'est ainsi

qu'il fit élever la façade Est avec une croupe en couverture. A l'Ouest, il fera construire un élément de jonction entre la tourelle d'escalier et la façade orientale du logis.

Il installa vraisemblablement son atelier à l'étage où subsiste encore, au Nord, une grande baie obtenue en démolissant le trumeau qui séparait les deux croisées. A l'intérieur, il fit installer des cheminées factices ou authentiques prélevées sur des constructions voisines. Les salles d'apparat furent toutes tendues de tapisseries anciennes. Quant aux rares parties dénudées, le maître les recouvrit de motifs en trompe l'oeil, peints de sa main, inspirés des décors du XVI<sup>ème</sup> siècle.

### **L'artiste peintre dans la tourmente de "l'année terrible"**

L'exposition du Salon de 1870 terminée, notre peintre avait rejoint son château tandis que Bismarck mobilisait ses forces aux frontières. Le gouvernement déclare la guerre à l'Allemagne le 19 juillet mais début août les premières batailles se soldent par des défaites. La capitulation de Sedan le 31 août entraîne une à une la chute de nos places fortes ; dès le 11 septembre, les troupes prussiennes atteignent Septmonts et y cantonnent. Au cours de cette période, J.E. Leman a été désigné chef des gardes nationaux septmontois. L'ennemi l'apprend, le juge suspect et le consigne dans son château. Décision justifiée sans doute par la découverte de vingt cinq fusils de la garde nationale dissimulés dans le clocher de l'église.

Du coup, J.E. Leman s'adonne à son art en résidence surveillée tout au long de l'hiver, vraisemblablement jusqu'à la capitulation de Paris le 28 janvier 1871. Il échappe ainsi à la famine des parisiens assiégés et, nous le supposons, évite les massacres de l'insurrection de la Commune qui se termine par une répression sanglante. La production artistique de cette époque se ressent de la gravité des événements. Il faudra attendre le Salon de 1872 pour que notre artiste expose de nouveau.

### **Un logis épiscopal pour la mise en scène d'une comédie de Molière**

Pourtant, l'oeuvre la plus curieuse et la plus inattendue pour ceux qui ont aujourd'hui la mission de relever les ruines de la résidence des évêques, c'est le tableau exposé au Salon de 1874 intitulé "Agnès et Arnolphe". Le peintre a pris pour sujet la scène 2 du 3<sup>ème</sup> acte de "L'école des femmes" quand Arnolphe décide d'annoncer à sa pupille son intention de l'épouser :

*"Agnès, pour m'écouter, laissez-là votre ouvrage.  
"Levez un peu la tête et tournez le visage".*

C'est la seule fois, nous semble-t-il, où J.E. Leman utilise sa toute nouvelle propriété pour planter le décor d'une oeuvre picturale. Au premier plan du tableau, nous y trouvons le perron sur lequel se tiennent les deux personnages. A droite, derrière Agnès, on aperçoit les marches de l'escalier en fer à cheval. A gauche, où est adossé Arnolphe, apparaît une des deux portes à bossage qui donnent accès à l'étage. Tous ces éléments existent encore aujourd'hui. Au second plan, la façade a été simplifiée en réduisant le nombre de baies. En revanche, le peintre a reproduit le dessin des fenêtres à meneaux avec leurs moulures prismatiques. Enfin, en haut du tableau, la présence des deux frontons armoriés prouvent qu'ils étaient encore en place à l'époque où fut peint cette oeuvre ; ils furent donc déposés ultérieurement et réinstallés à l'extrémité Ouest de la façade selon une

composition identique et symétrique à celui de l'avant-corps qui fut implanté sous l'épiscopat de Jérôme Hennequin (1585-1619). Dans le cartouche ornementé, on lit une belle et mélancolique devise empruntée à un maître éminent du XVI<sup>ème</sup> siècle "De jour en jour en apprenant mourant".

## **Un maître d'oeuvre révolutionnaire au secours de Septmonts**

Au cours de ce Salon de 1874, on put également admirer l'émouvant portrait de Daniel Ramée, oeuvre hélas disparue mais qu'une photographie nous restitue fidèlement sous les traits d'un personnage d'une noble assurance dont le visage au regard pénétrant est tout imprégné d'intelligence.

Cet architecte, né à Hambourg en 1806, est à l'origine d'une illustre compagnie de maîtres d'oeuvres qui avaient la charge de sauvegarder nos plus prestigieux monuments sous l'instigation de l'infatigable Prosper Mérimée. Nommé par la commission des Monuments historiques dès sa création en 1837, Daniel Ramée sera chargé des édifices de la Somme et de l'Oise puis conservateur du patrimoine diocésain de Beauvais. S'étant compromis lors des émeutes de 1848 en fournissant des articles au journal "Le Peuple", il fut révoqué par le nouveau gouvernement né du coup d'état du 2 décembre 1851.

Il est plausible de penser qu'il n'est pas étranger à l'installation de J.E. Leman au château de Septmonts en lui signalant l'existence de cette propriété abandonnée qu'il aurait découverte au hasard de ses chantiers picards ; on peut même suggérer que ses compétences furent sollicitées pour suivre les travaux. A notre avis, seul un homme de l'art qualifié pouvait restaurer et aménager une architecture aussi délicate avec une telle perfection qu'il est parfois impossible aujourd'hui de discerner les interventions du XIX<sup>ème</sup> siècle. L'exécution de son admirable portrait ne serait rien d'autre qu'un témoignage d'estime envers ce grand architecte.

## **Comment aborder l'art au XIX<sup>ème</sup> siècle**

L'obstacle à éviter pour un "peintre d'histoire" est l'anecdote ou les pièges de l'anachronisme. Si tous les événements historiques sont des sujets à peindre, encore faut-il avoir une parfaite connaissance de la grammaire des styles et la possibilité d'accéder à une documentation sans faille. Surtout si l'on doit passer sous la férule d'un jury académique ou prêter le flanc aux inévitables critiques d'art influents plus enclins aux éreintements féroces qu'aux appréciations objectives.

Lorsqu'on se rapporte aux comptes rendus d'exposition, particulièrement ceux de la moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle de Baudelaire, Zola, Champfleury, Duranty, Théophile Gautier, bref l'élite des "salonniers" qui firent la pluie et le beau temps dans les galeries d'art de cette époque, nous admirons leur immense culture, leur intuition raisonnée, leur connaissance technique du métier de peintre. Aussi, lorsque J.E. Leman entreprit de brosse "La joie de la France en 1638" (salon de 1876) dut-il préalablement réunir les documents relatifs au sujet, tant sur l'architecture intérieure de la chambre de la reine que sur le mobilier, la qualité et la physionomie des personnages et la nature des costumes, soit tout l'environnement dans lequel naquit le futur Louis XIV, pour la bonne raison que le Château Neuf de St Germain où eut lieu cet "heureux événement" n'existait plus depuis un siècle.

Pour pallier cette lacune, seule une documentation iconographique exhaustive pouvait venir en aide à l'artiste pour reconstituer l'authenticité historique de la scène. De fidèles amis l'aidèrent dans cette tâche, principalement Anatole de Montaiglon, secrétaire de l'Ecole des Chartes et président de la Société de l'histoire de l'Art français, qui l'approvisionna inlassablement de conseils et d'une documentation inédite sur les thèmes les plus divers garantissant ainsi la qualité de ses reconstitutions historiques.

Beaucoup plus tard, lorsque notre peintre conçut le projet d'illustrer une édition monumentale de l'oeuvre de Molière d'une originalité inconnue jusqu'alors, Anatole de Montaiglon se trouva prêt à devenir son collaborateur. Malheureusement, aucun des deux n'aura le temps d'achever l'oeuvre commune. Les oeuvres complètes de Molière - trente deux volumes - furent publiées en édition de grand luxe de 1882 à 1889, année du décès de l'artiste, le 28 décembre. Sur les 696 illustrations qui feront le succès bibliographique de cet ouvrage, J.E. Leman, presque au crépuscule de sa vie, réalisa 360 dessins à la plume que l'on peut considérer comme son oeuvre ultime.

En 1877, J.E. Leman avait revendu sa propriété de Septmonts. Melle Adèle Buneau (ou Bruneau) qu'il avait épousé en 1860 était comédienne sous le nom de Melle Bérangère ; bien qu'elle ait abandonné la comédie après son mariage, il est plausible de penser qu'elle a pu influencer cette vente, ses antécédents de comédienne lui faisant préférer la vie parisienne à une retraite à la campagne.

Jean LIGER  
Architecte du Patrimoine



Une illustration des oeuvres de Molière



## **Le monde du masque feuillu**

**(exposé de Mme Jeanne Dufour**

**lors de notre conférence-dîner du 12 décembre 1997)**

Le masque feuillu, c'est un visage encadré de feuillage que l'on sculptera sur les chapiteaux, les chaires, les jubés, les stalles, les miséricordes des édifices religieux dans toute l'Europe jusqu'au 16<sup>ème</sup> siècle.

Il entamera ensuite une nouvelle carrière parmi les festons et les volutes de la décoration de la Renaissance.

Son origine qui se perd dans la nuit des temps c'est Cernunos, le dieu celte de la forêt, le dieu cerf, le dieu cornu. Son nom, on le connaît parce qu'il apparaît sur un monument d'époque gallo-romaine, le pilier des "Nautes parisiens" visible au musée de Cluny.

La plus ancienne reproduction de Cernunos que nous ayons se trouve sur le chaudron de Gundestrup trouvé en 1891 au Danemark et que l'on peut voir au musée de Copenhague. Ce chaudron sacré, en argent partiellement doré pèse 9 kg. Les énigmatiques représentations de divinités et les scènes religieuses des 13 plaques qui le composent en font une des plus importantes oeuvres d'art de la protohistoire européenne.

Selon la règle générale qui fait des dieux d'une religion antérieure les diables d'une nouvelle croyance, Cernunos, le dieu cornu, représentera le diable dans la sculpture des églises romanes. Ainsi sera maintenu dans un contexte chrétien l'un des plus importants dieux celtiques. Ce sera le cas à Trèves où, au 6<sup>ème</sup> siècle, l'évêque Nicetius installera dans sa cathédrale des masques feuillus provenant du temple païen d'Hadrien au Herrenbrunnchen et datés du 2<sup>ème</sup> siècle. Il apparaîtra dès le début du 11<sup>ème</sup> siècle à Dijon, dans la crypte de Saint Bénigne, puis à Autun, à Issoire.

Mais le masque feuillu va subir une remarquable transformation entre les mains des artistes gothiques. Il ne représentera plus le diable mais le renouveau et les plantes ne seront plus symbole de péché mais glorification de la création. C'est à Dijon, encore, que l'on ressent le mieux cette